

LA FOLIE DE NIETZSCHE

Le 3 janvier 1889,

il y a cinquante ans,

Nietzsche succombait à la folie :

sur la piazza Carlo-Alberto, à Turin,

il se jeta en sanglotant au cou d'un cheval battu,

puis il s'écroula;

il croyait, lorsqu'il se réveilla, être

DIONYSOS

ou

LE CRUCIFIE.

Cet événement

doit être commémoré

comme une tragédie.

« *Quand ce qui est vivant,*

avait dit Zarathoustra,

se commande à soi-même,

il faut que ce qui est vivant

expie son autorité

et soit juge, vengeur et

VICTIME

de ses propres lois. »

I

Nous voulons commémorer un événement tragique et nous sommes maintenant ici, supportés par la vie. Le ciel étoilé s'étend au-dessus de nos têtes et la terre tourne sous nos pieds. La vie est dans notre corps mais dans notre corps s'achemine aussi la mort (même de loin un homme peut toujours sentir la venue des derniers râles). Au-dessus de nous, le jour succédera à la nuit, la nuit au jour. Cependant, nous parlons, nous parlons haut, sans même savoir ce que sont ces êtres que nous sommes. Et de celui qui ne parle pas suivant les règles du langage, les hommes raisonnables que nous devons être assurent qu'il est *fou*.

Nous avons nous-mêmes peur de devenir *fous* et nous observons les règles avec beaucoup d'inquiétude. D'ailleurs les dérèglements des fous sont classés et se répètent avec une monotonie telle qu'il s'en dégage un extrême ennui. Le peu d'attrait des déments garantit le sérieux et

la sévérité de la logique. Cependant le philosophe est peut-être dans son discours un « miroir du ciel vide » plus infidèle que l'insensé et, dans ce cas, tout ne devrait-il pas sauter ?

Cette interrogation ne peut pas être prise au *sérieux*, puisque sage, elle cesserait aussitôt d'avoir un sens. Cependant elle est résolument étrangère à l'esprit de la plaisanterie. Car il est nécessaire aussi que nous connaissions la sueur d'angoisse. Sous quel prétexte ne pas se laisser embarrasser jusqu'à suer ? L'absence de suer est beaucoup plus infidèle que les plaisanteries de celui qui sue. Celui qu'on appelle sage est le philosophe mais il n'existe pas indépendamment d'un ensemble d'hommes. Cet ensemble est composé de quelques philosophes qui s'entredéchirent et d'une foule, inerte ou agitée, qui les ignore.

A ce point, ceux qui suent se heurtent *dans l'obscurité* à ceux qui voient l'histoire mouvementée rendre clair le sens de la vie humaine. Car il est vrai que par l'histoire les foules s'exterminant les unes les autres donnent des conséquences à l'incompatibilité des philosophies — sous forme des dialogues que sont les carnages. Mais l'achèvement est un combat autant que la naissance et, au delà de l'achèvement et du combat, qu'y a-t-il d'autre que la mort ? Au delà des paroles qui s'entredétruisent sans fin, qu'y a-t-il d'autre qu'un silence qui fera devenir fou à force de suer et de rire ?

Mais si l'ensemble des hommes — ou plus simplement leur existence intégrale — S'INCARNAIT en un seul être — évidemment aussi solitaire et aussi abandonné que l'ensemble — la tête de l'INCARNE serait le lieu d'un combat inapaisable — et si violent que tôt ou tard elle volerait en éclats. Car il est difficile d'apercevoir jusqu'à quel degré

d'orage ou de déchaînement parviendraient les visions de cet incarné, qui devrait voir Dieu mais au même instant le tuer, puis devenir Dieu lui-même mais seulement pour se précipiter aussitôt dans un néant : il se retrouverait alors un homme aussi dépourvu de sens que le premier passant venu mais privé de toute possibilité de repos.

Il ne pourrait pas, en effet, se contenter de penser et de parler, car une nécessité intérieure le contraindrait de vivre ce qu'il pense et ce qu'il dit. Un semblable incarné connaîtrait ainsi une liberté si grande qu'aucun langage ne suffirait à en reproduire le mouvement (et pas plus que d'autres la dialectique). Seule la pensée humaine ainsi incarnée deviendrait une fête dont l'ivresse et la licence ne seraient pas moins déchaînées que le sentiment du tragique et l'angoisse. Ceci entraîne à reconnaître — sans que demeure aucune échappatoire — que l' « homme incarné » devrait *aussi* devenir fou.

Combien la Terre lui tournerait avec violence dans la tête ! A quel point il serait crucifié ! A quel point il serait une bacchanale (en arrière ceux qui auraient peur de voir son ...) ! Mais comme il deviendrait solitaire, César, tout-puissant et si sacré qu'un homme ne pourrait plus le deviner sans fondre en larmes. A supposer que..., comment Dieu ne deviendrait-il pas malade à découvrir devant lui sa raisonnable impuissance à connaître la folie ?

(3 janvier 1939).

II

Mais il ne suffit pas d'exprimer ainsi un mouvement violent : les phrases seraient la trahison de l'impulsion première si elles n'étaient pas liées aux désirs et aux décisions qui sont leur raison d'être vivante. Or il est facile de voir qu'une représentation de la folie au sommet ne peut pas recevoir de conséquence directe : personne ne peut détruire en lui volontairement l'appareil d'expression qui le rattache à ses semblables — comme un os à d'autres os.

Un Proverbe de Blake dit que *si d'autres n'avaient pas été fous, nous devrions l'être*. La folie ne peut pas être rejetée hors de l'intégralité humaine, qui ne pourrait pas être accomplie sans le fou. Nietzsche devenant fou — à notre place — rendait ainsi cette intégralité possible ; et les fous qui ont perdu la raison avant lui n'avaient pas pu le faire avec autant d'éclat. Mais le don qu'un homme fait de sa folie à ses semblables peut-il être accepté par eux sans

qu'il soit rendu avec usure ? Et si elle n'est pas la déraison de celui qui reçoit la folie d'un autre en don royal, quelle pourrait en être la contrepartie ?

Il y a un autre proverbe : *Celui qui désire mais n'agit pas nourrit la peste.*

Sans aucun doute, le plus haut degré de peste est atteint quand l'expression du désir est confondue avec les actes.

Car si un homme commence à suivre une impulsion violente, le fait qu'il l'exprime signifie qu'il renonce à la suivre au moins pendant le temps de l'expression. L'expression demande que l'on substitue à la passion le signe extérieur qui la figure. Celui qui s'exprime doit donc passer de la sphère brûlante des passions à la sphère relativement froide et somnolente des signes. En présence de la chose exprimée, il faut donc toujours se demander si celui qui l'exprime ne se prépare pas un profond sommeil. Une telle interrogation doit être conduite avec une rigueur sans défaillance.

Celui qui une fois a compris que seule la folie peut accomplir l'homme, est ainsi amené lucidement à choisir — non entre la folie et la raison — mais entre l'imposture d' « un cauchemar justifiant des ronflements » et la volonté de se commander à soi-même et de vaincre. Aucune trahison de ce qu'il a découvert d'éclats et de déchirements au sommet ne lui paraîtra plus haïssable que les délires simulés de l'art. Car s'il est vrai qu'il doit devenir *la victime de ses propres lois*, s'il est vrai que l'accomplissement de son destin demande sa perte — en conséquence si la folie ou la mort ont à ses yeux l'éclat d'une fête — l'amour même de la vie et du destin veut qu'il com-

mette tout d'abord en lui-même le crime d'*autorité* qu'il *expiera*. C'est là ce qu'exige le sort auquel le lie un sentiment de chance extrême.

Procédant ainsi tout d'abord du délire impuissant à la puissance — de même qu'il devra dans le dénouement de sa vie procéder en retour de la puissance à quelque effondrement, soudain ou lent — ses années ne pourront plus se passer qu'à la recherche — impersonnelle — de la force. Dans le moment où l'intégralité de la vie lui est apparue liée à la tragédie qui l'accomplit, il a pu apercevoir combien cette révélation risque d'affaiblir. Il a pu voir autour de lui ceux qui s'approchent du secret — qui représentent ainsi le véritable « sel » ou le « sens » de la terre — s'abandonner au sommeil dissolu de la littérature ou de l'art. Le sort de l'existence humaine lui est ainsi apparu lié à un petit nombre d'être privés de toute possibilité de puissance. Car certains hommes portent en eux-mêmes beaucoup plus que, dans leur déchéance morale, ils ne le croient : quand la foule autour d'eux et ceux qui la représentent asservissent à la nécessité tout ce qu'ils touchent. Celui qui s'est formé jusqu'à l'extrême dans la méditation de la tragédie devra donc — au lieu de se complaire dans l'« expression symbolique » des forces qui déchirent — apprendre la conséquence à ceux qui lui ressemblent. Il devra par son obstination et sa fermeté les conduire à s'organiser, à cesser d'être, comparés aux fascistes et aux chrétiens, des loques méprisées de leurs adversaires. Car la charge leur incombe d'imposer la chance à la masse de ceux qui exigent de tous les hommes un mode de vie servile : la chance, c'est-à-dire ce qu'ils sont mais abdiquent par insuffisance de volonté.

LA MENACE DE GUERRE

Il n'y a de circonstances difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.

SAINT-JUST.

Il n'est pas inutile d'opposer aux reniements des uns ou aux échappatoires des autres un petit nombre d'affirmations sans équivoque.

1. *Le combat est la même chose que la vie. La valeur d'un homme dépend de sa force agressive.*

2. *Un homme « vivant » se représente la mort comme ce qui accomplit la vie : il ne la regarde pas comme un malheur. Par contre, un homme qui n'a pas la force de donner à sa mort une valeur tonique est quelque chose de « mort ».*

3. *Si l'on se propose d'aller jusqu'au bout de la destinée humaine, il est impossible de rester seul, il faut former une véritable Eglise, il faut revendiquer un « pouvoir spirituel » et constituer une force capable de développement*

et d'influence. Dans les circonstances présentes, une telle Eglise devrait accepter et même désirer le combat dans lequel elle affirmerait son existence. Mais elle devrait le rapporter essentiellement à ses intérêts propres, c'est-à-dire aux conditions d'un « accomplissement » des possibilités humaines.

4. La guerre ne peut pas être réduite à une expression et au moyen de développement de quelque idéologie, même belliciste: au contraire les idéologies sont réduites au rôle de moyen de combat. Une guerre dépasse de toutes parts les « paroles » qui sont prononcées contradictoirement à son occasion.

5 Le fascisme subordonne servilement toute valeur à la lutte et au travail. Le sort de l'Eglise que nous définissons devrait être lié à des valeurs qui ne soient ni militaires ni économiques: il n'y aurait pas de différence pour elle entre exister et combattre un système fermé de servitude. Elle n'en demeurerait pas moins étrangère à l'intérêt national ou aux grands mots démocratiques.

6. Les valeurs de cette Eglise devraient être du même ordre que les évaluations traditionnelles qui placent la Tragédie au sommet: indépendamment des résultats politiques, il est impossible de regarder une descente de l'univers humain aux enfers comme privée de sens. Mais de ce qui est infernal, il ne devrait être possible de parler que discrètement, sans dépression et sans bravade.

LA PRATIQUE DE LA JOIE DEVANT LA MORT

Tout cela je le suis, je veux l'être :
En même temps colombe, serpent et cochon.
NIETZSCHE.

Lorsqu'un être humain se trouve placé de telle sorte que le monde se réfléchisse en lui heureusement et sans entraîner de destruction ou de souffrance — ainsi par une belle matinée de printemps — il peut se laisser aller à l'enchantement ou à la joie simple qui en résulte. Mais il peut apercevoir aussi au même instant la pesanteur et le vain souci de repos vide que cette béatitude signifie. A ce moment-là ce qui s'élève cruellement en lui est comparable à un oiseau de proie qui égorgerait un oiseau plus petit dans un ciel bleu apparemment paisible et clair. Il aperçoit qu'il ne pourrait pas accomplir la vie sans s'abandonner à un mouvement inexorable, dont il sent la violence s'exercer au plus fermé de lui-même avec une rigueur qui l'effraie. S'il se retourne vers les autres êtres, qui ne dépassent pas la béatitude, il n'éprouve pas de haine, au contraire il éprouve de la sympathie pour les bonheurs nécessaires : il ne se heurte qu'à ceux qui ont eux-mêmes la prétention d'accomplir la vie et qui jouent une comédie sans danger pour se faire reconnaître comme ceux qui accomplissent, quand ils ne sont que ceux qui parlent d'accomplissement. Mais il est désirable qu'il ne soit pas alors pris de vertige. Car le vertige risque de le rejeter vite épuisé à un souci de loisir heureux ou, à défaut, de vie sans souffrance. Ou, s'il ne succombe pas et s'il se déchire jusqu'au bout dans une précipitation effrayée, il entre dans la mort d'une telle façon qu'il n'y a rien de plus terrible. Heureux seulement celui qui ayant éprouvé le vertige jusqu'à trembler de tous ses os et à ne plus rien mesurer de sa chute retrouve tout à coup la puissance inespérée de faire de

son agonie une joie capable de glacer et de transfigurer ceux qui la rencontrent. Cependant la seule ambition qui puisse s'emparer d'un homme qui, de sang-froid, regarde en lui la vie s'accomplir dans le déchirement ne peut pas prétendre à une grandeur dont la chance extrême a seule la force de disposer. Cette sorte de décision violente qui le jette hors du repos n'entraîne pas nécessairement son vertige ni sa chute dans une mort précipitée. Elle peut devenir en lui acte et puissance par lesquels il se voue à la rigueur dont le mouvement se referme sans cesse aussi tranchant que le bec de l'oiseau de proie. La contemplation n'est que l'étendue, tantôt calme et tantôt orageuse, à travers laquelle la force rapide de son action doit être mise à l'épreuve une fois ou l'autre. L'existence mystique de celui dont la « joie devant la mort » est devenue la violence intérieure ne peut rencontrer en aucun cas une béatitude satisfaisante par elle-même, comparable à celle du chrétien se donnant l'avant-goût de l'éternité. Le mystique de la joie devant la mort ne peut pas être regardé comme traqué en ce sens qu'il est en état de rire en toute légèreté de chaque possibilité humaine et de connaître chaque enchantement accessible : cependant la totalité de la vie — la contemplation extatique et la connaissance lucide s'accomplissant dans une action qui ne peut pas manquer de devenir risqué — est tout aussi inexorablement son lot que la mort est celui d'un condamné.



Les textes qui suivent ne peuvent pas constituer à eux seuls une initiation à l'exercice d'une mystique de la « joie devant la mort ». En admettant qu'il puisse exister une méthode, ils n'en représentent pas même un élément. L'initiation orale étant elle-même difficile, il est impossible de donner en quelques pages autre chose que la représentation la plus vague de ce qui est insaisissable par nature. Dans leur ensemble, ces écrits représentent d'ailleurs moins des *exercices* à proprement parler que les simples descriptions d'un état contemplatif ou d'une contemplation extasiée. Ces descriptions ne pourraient même pas être recevables si elles n'étaient pas données pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire comme libres. Seul le texte qui vient en premier pourrait à la rigueur être proposé comme un *exercice*.



Il y a lieu d'employer le mot de *mystique* au sujet de la « joie devant la mort » et de sa pratique, mais cela ne signifie qu'une ressemblance d'ordre affectif entre cette pratique et celle des religieux de l'Asie ou de l'Europe. Il n'existe pas de raison de lier quelque présupposition sur une prétendue réalité profonde à une joie qui n'a pas d'autre objet que la vie immédiate. La « joie devant la mort » n'appartient qu'à celui pour lequel il n'est pas d'*au delà*; elle est la seule voie de probité intellectuelle que puisse suivre la recherche de l'extase.

Comment d'ailleurs un *au delà*, comment Dieu ou quoi que ce soit de semblable à Dieu pourrait encore être acceptable ? Aucun terme n'est assez clair pour exprimer le mépris heureux de celui qui « danse avec le temps qui le tue » pour ceux qui se réfugient dans l'attente de la béatitude éternelle. Cette sorte de sainteté crainctive — qu'il fallait tout d'abord mettre à l'abri des excès érotiques — a maintenant perdu tout son pouvoir : il n'y a plus qu'à rire d'une ivresse sacrée qui s'accordait avec une « sainte » horreur de la débauche. La pudibonderie est peut-être salutaire aux mal venus : cependant celui qui aurait peur des filles nues et du whisky aurait peu de choses à faire avec la « joie devant la mort ».

C'est une sainteté éhontée, impudique, qui entraîne seule une *perte de soi* assez heureuse. La « joie devant la mort » signifie que la vie peut être magnifiée de la racine jusqu'au sommet. Elle prive de sens tout ce qui est *au delà* intellectuel ou moral, substance, Dieu, ordre immuable ou salut. Elle est une apothéose de ce qui est périssable, apothéose de la chair et de l'alcool aussi bien que des transes du mysticisme. Les formes religieuses qu'elle retrouve sont les formes naïves qui ont précédé l'intrusion de la morale servile : elle renouvelle cette sorte de jubilation tragique que l'homme « est » dès qu'il cesse de se comporter en infirme : de se faire une gloire du travail nécessaire et de se laisser émasculer par la crainte du lendemain.



« Je m'abandonne à la paix jusqu'à l'anéantissement.

» Les bruits de lutte se perdent dans la mort comme les fleuves dans la mer, comme l'éclat des étoiles dans la nuit.

» La puissance du combat s'accomplit dans le silence de toute action.

» J'entre dans la paix comme dans un inconnu obscur.

» Je tombe dans cet inconnu obscur.

» Je deviens moi-même cet inconnu obscur.

« JE SUIS la joie devant la mort.

- » La joie devant la mort me porte.
- » La joie devant la mort me précipite.
- » La joie devant la mort m'anéantit.

» Je demeure dans cet anéantissement et, à partir de là je me représente la nature comme un jeu de forces qui s'exprime dans une agonie multipliée et incessante.

» Je me perds ainsi lentement dans un espace inintel-
ligible et sans fond.

» J'atteins le fond des mondes

» Je suis rongé par la mort

» Je suis rongé par la fièvre

» Je suis absorbé dans l'espace sombre

» Je suis anéanti dans la joie devant la mort.

« JE SUIS la joie devant la mort.

» La profondeur du ciel, l'espace perdu est joie devant la mort : tout est profondément fêlé.

» Je me représente que la Terre tourne vertigineusement dans le ciel.

» Je me représente le ciel lui-même glissant, tournant et se perdant.

» Le soleil, comparable à un alcool, tournant et éclatant à perdre la respiration.

» La profondeur du ciel comme une débauche de lumière glacée se perdant.

» Tout ce qui existe se détruisant, se consumant et mourant, chaque instant ne se produisant que dans l'anéantis-

sement de celui qui précède et n'existant lui-même que blessé à mort.

» Moi-même me détruisant et me consumant sans cesse en moi-même dans une grande fête de sang.

» Je me représente l'instant glacé de ma propre mort (1).»

(1) Une nuit, en rêve, X. se sent traversé par la foudre : il comprend qu'il meurt et il est aussitôt miraculeusement ébloui et transfiguré ; à cet instant de son rêve, il atteint l'*inespéré* mais il se réveille.

« Je fixe un point devant moi et je me représente ce point comme le lieu géométrique de toute existence et de toute unité, de toute séparation et de toute angoisse, de tout désir inassouvi et de toute mort possibles.

» J'adhère à ce point et un profond amour de ce qui est en ce point me brûle jusqu'à refuser d'être en vie pour toute autre raison que pour ce qui est là, pour ce point qui, étant ensemble vie et mort de l'être aimé, a l'éclat d'une cataracte.

» Et en même temps, il est nécessaire de dénuder ce qui est là de toutes ses représentations extérieures, jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'une pure violence, une intériorité,

une pure chute intérieure dans un abîme illimité : ce point absorbant sans fin toute la cataracte dans ce qui est en lui néant, c'est-à-dire disparu, « passé », et dans le même mouvement prostituant sans fin une apparition soudaine à l'amour qui veut en vain saisir ce qui va cesser d'être.

» L'impossibilité de l'assouvissement dans l'amour est un *guide vers le saut accomplissant* en même temps qu'elle est la mise au néant de toute illusion possible. »

« Si je me représente dans une vision et dans un halo qui le transfigure le visage extasié et épuisé d'un être mourant, ce qui irradie de ce visage éclaire de sa nécessité le nuage du ciel, dont la lueur grise devient alors plus pénétrante que celle du soleil lui-même. Dans cette représentation, la mort apparaît de la même nature que la lumière qui éclaire, dans la mesure où celle-ci se perd à partir de son foyer : il apparaît qu'il ne faut pas une moindre perte que la mort pour que l'éclat de la vie traverse et transfigure l'existence terne, puisque c'est seulement son arrachement libre qui *devient en moi* la puissance de la vie et du temps. Ainsi je cesse d'être autre chose que le miroir de la mort de la même façon que l'univers n'est que le miroir de la lumière. »

6. Méditation héraclitéenne.

« JE SUIS MOI-MÊME LA GUERRE.

» Je me représente un mouvement et une excitation humaines dont les possibilités sont sans limite : ce mouvement et cette excitation ne peuvent être *apaisés* que par la *guerre*.

» Je me représente le don d'une souffrance infinie, du sang et des corps ouverts, à l'image d'une éjaculation, abattant celui qu'elle secoue et l'abandonnant à un épuisement chargé de nausées.

» Je me représente la Terre projetée dans l'espace, semblable à une femme criant la tête en flammes.

» Devant le monde terrestre dont l'été et l'hiver ordonnent l'agonie de tout ce qui est vivant, devant l'univers composé des étoiles innombrables qui tournent, se perdent et se consomment sans mesure, je n'aperçois qu'une succession de splendeurs cruelles dont le mouvement même

exige que je meure ; cette mort n'est que consommation *éclatante* de tout ce qui était, joie d'exister de tout ce qui vient au monde ; jusqu'à ma propre vie exige que tout ce qui est, en tous lieux, se donne et s'anéantisse sans cesse.

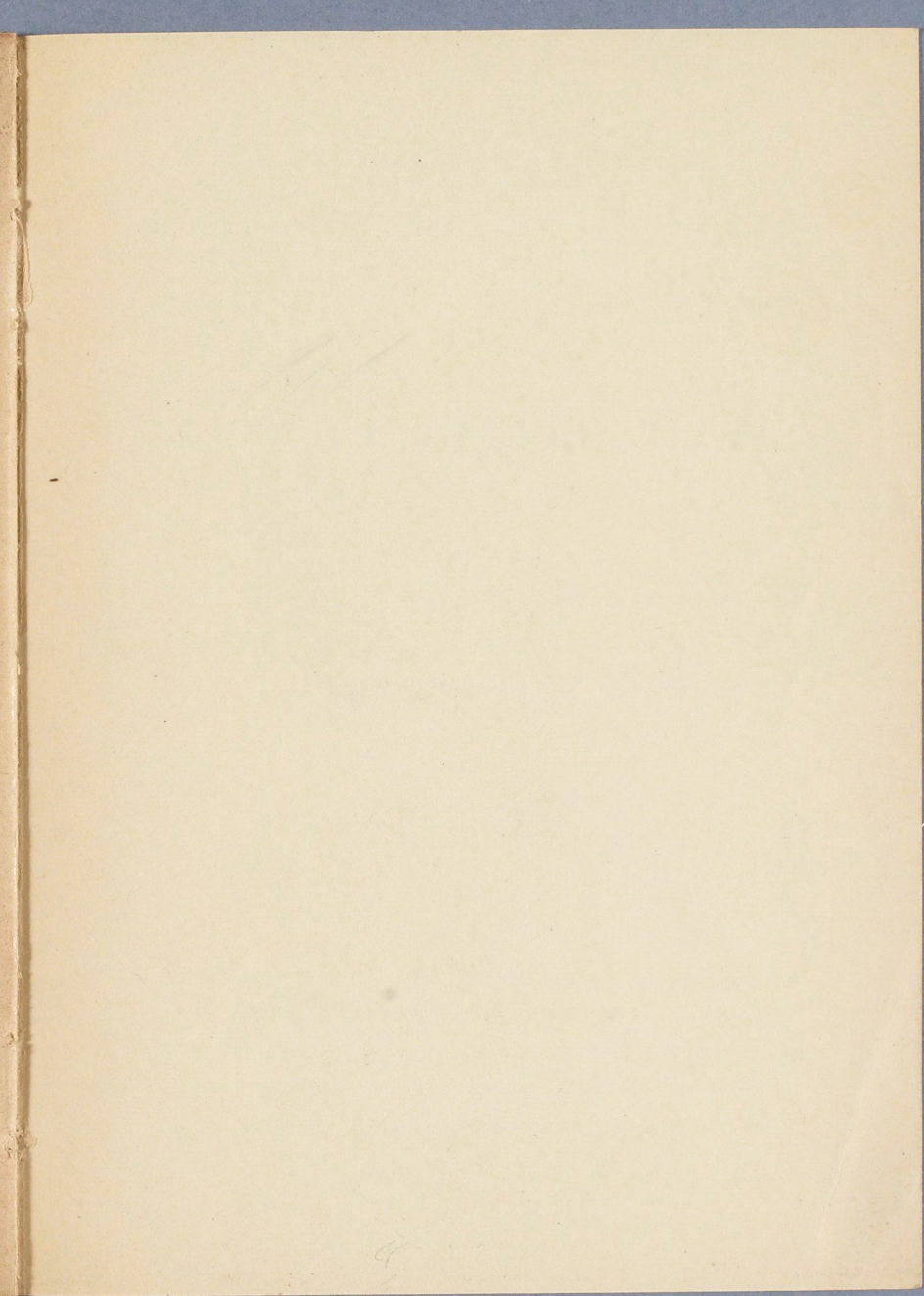
» Je me représente couvert de sang, brisé mais transfiguré et d'accord avec le monde, à la fois comme une proie et comme une mâchoire du TEMPS qui tue sans cesse et est sans cesse tué.

» Il existe un peu partout des explosifs qui ne tarderont peut-être pas à aveugler mes yeux. Je ris si je pense que ces yeux persistent à demander des objets qui ne les détruisent pas. »

Le gérant : Jacques Chavy
Imprimerie des 2 Artisans
20, rue Montbrun Paris 14



P 381



A C É P H A L E

SERIE PERIODIQUE

NUMERO 5

FOLIE, GUERRE ET MORT

La menace de guerre	2
La folie de Nietzsche	1
La pratique de la « joie devant la mort »	3

JUIN 1939

DEPOSITAIRE : GALERIES DU LIVRE, 15, RUE GAY-LUSSAC,
PARIS (5^e). — CONDITIONS DE VENTE : UN NUMERO, 5 FR. ;
ABONNEMENT (6 NUMEROS), 25 fr. (ETRANGER 30 FR.).
CHEQUES POSTAUX : 82.328. PATRICK WALDBERG, 59 BIS,
RUE DE MAREIL, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (S.-ET-O.).